

Alice
ZENITER

HANSEL ET GRETEL

Le début de la faim

Illustrations
de Nicolas Zouliamis

ACTES SUD-PAPIERS
Editorial : Claire David

Conception graphique : Thomas Gabison
© ACTES SUD, 2018
ISSN 0298-0592
ISBN 978-2-330-11403-9

ÉGALEMENT DISPONIBLE EN LIVRE NUMÉRIQUE

Heyoka jeunesse
ACTES SUD-PAPIERS

PERSONNAGES

Hansel
Gretel
Le père
La belle-mère
La sorcière
Le narrateur
La narratrice



LE NARRATEUR. Il était une fois une petite maison. Si petite et si laide qu'elle ne ressemblait à rien. Ou quelle ressemblait à toutes les petites maisons laides autour d'elle. Ce qui est pareil. Une maison si petite qu'on avait du mal à croire qu'il y ait des gens qui vivent dedans. On disait en passant devant : "C'est une cabane à outils." Ou : "C'est un vieux garage." Elle avait quatre murs mal fichus, pas vraiment droits, et un toit si troué que c'était à peine un toit. Je veux dire : est-ce que c'est encore un toit si ça laisse passer la pluie ? Pourtant, il y avait une famille dedans. Et même si la maison était petite et laide, ils se battaient pour la garder, ils se battaient contre des gens qu'ils n'avaient jamais vus, des banquiers, des prêteurs, ils se battaient contre une vague de courriers recommandés avec accusés de réception. Les courriers



disaient : "Vous n'avez pas remboursé la somme que vous nous deviez le mois dernier, ni le mois d'avant, ou même celui d'encore avant et nous voulons saisir la maison." Et le père répondait : "Nous n'avons nulle part où vivre. Ne prenez pas la maison, s'il vous plaît. Où irai-je avec ma femme et mes deux enfants ? Vous ne voulez même pas la maison. Elle est si petite. Elle est si laide. Qui'est-ce que des gens riches comme vous en feraient ?" Et année après année, la lutte se prolongeait. Mais elle devenait de plus en plus difficile parce que le père ne gagnait pas d'argent.

La belle-mère ne gagnait pas d'argent. Et évidemment, les enfants, un frère et une sœur qu'on appelait Hansel et Gretel, ne gagnaient pas du tout d'argent.

GRETEL. J'ai faim.

LA BELLE-MÈRE. Tu attendras que j'aie fini.

GRETEL. Papa, lui, me donne à manger quand j'ai faim.

LA BELLE-MÈRE. Oh, j'en suis sûre. C'est facile d'attendrir les gens quand on a un petit minois comme le tien, pas vrai Gretel ? Ils se mettent en quatre pour te faire plaisir. Tu es tellement mignonne.

GRETEL. Oui. Papa dit que je suis mignonne.

LA BELLE-MÈRE. Avec tes joues roses et tes grands yeux de bestiole. Tu crois que ce sera toujours comme ça ?

GRETEL. J'ai faim.

LA BELLE-MÈRE. Tu verras. Après un moment, la pauvreté, ça t'enlève ton joli minois. Ça se voit sur la peau. Ça se voit sur les hanches. Et plus personne n'a envie de te faire plaisir. Non. Les gens te crachent dessus. Les gens pensent que tu as mérité ce qui t'arrive. Et quand tu as faim, ils ne te donnent pas de pain. Ils te disent : "Va bosser."

HANSEL. Elle a six ans.

LA BELLE-MÈRE. Et alors ? Qui t'a parlé à toi ?

HANSEL. Elle ne peut pas aller bosser. C'est à toi de lui donner du pain.

LA BELLE-MÈRE. Je lui donne une leçon de vie. Ça vaut bien tous les pains du monde.

LE NARRATEUR. La vie n'avait pas toujours été comme ça. Il était difficile de s'en souvenir mais des années auparavant, dans cette même petite maison, il y avait un chat blanc, une colombe blanche, des enfants heureux et une vraie maman. Oui. Il y avait des fleurs aux fenêtres, une tarte aux fruits qui cuisait dans le four et le père avait un travail - n'importe quel travail, peut-être qu'il était maçon ou peut-être qu'il était agent de la municipalité, je ne sais plus, l'important c'est de dire

qu'à cette époque, il y avait du travail. Mais un jour, sans prévenir, la maman était morte. Elle était tombée par terre, d'un coup, et tout s'était arrêté. Il y a des gens qui mettent des noms sur ça, ils disent, par exemple : "C'est une rupture d'anévrisme." Mais si vous voulez mon avis, les mots "rupture d'anévrisme" ne racontent rien d'une situation pareille. La perte d'une maman dans une maison si petite, c'est une tragédie. Gretel ne peut pas s'en souvenir. Elle avait un an. Mais Hansel se souvient pour deux.

HANSEL. Quand Maman était là, il y avait toujours une bonne odeur de pain et de compote. Toi tu ne fais jamais la cuisine.

LA BELLE-MÈRE. Tais-toi !

GRETTEL (*pleurnichant*). J'ai faim.

LA BELLE-MÈRE. Tu n'as qu'à manger les miettes.

LA NARRATRICE. La belle-mère non plus n'avait pas toujours été comme ça. C'est très difficile de s'en souvenir. Mais elle avait dû être belle, et gentille. Elle avait dû avoir des qualités, même minuscules, quelque chose qui avait fait qu'un jour le père avait pensé : ce serait bien de la ramener à la maison et qu'elle reste avec les enfants. Mais ça n'avait pas marché. La belle-mère n'avait jamais traité Hansel et Gretel comme son fils et sa fille. Pour elle, ils

étaient des étrangers, des petits animaux et surtout ils faisaient beaucoup de bruit. Elle avait essayé de mettre des boules Quiques mais elle les entendait toujours. Elle détestait les enfants, oh oui, elle les détestait — je ne veux pas dire en général, je veux parler de ces deux-là précisément, ces deux-là uniquement, Hansel, Gretel, elle les détestait franchement. Et elle détestait aussi son mari. Elle ne parvenait pas à se l'expliquer. Elle voyait qu'il était malheureux et comme elle n'arrivait pas à le consoler, elle se mettait en colère. Elle détestait qu'il soit triste alors elle criait après lui.

LA BELLE-MÈRE. Est-ce que ce soir, enfin, tu vas aller te coucher avec moi ? Est-ce que ce soir tu vas finir par dormir ? Ou est-ce que tu vas continuer à errer dans la maison comme une âme en peine, une bouteille à la main, à regarder tes enfants dormir et à pleurer sur toi-même ?

LE PÈRE. Je suis désolé de ne pas être assez bien pour toi. Je le sens que je ne suis pas assez bien pour toi.



LA BELLE-MÈRE. Et demain matin, hein ? Est-ce que tu vas enfin te décider à chercher du travail, comme un homme ?

LE PÈRE. Il n'y a pas de boulot. C'est ce qu'ils répètent à la télévision.

LA BELLE-MÈRE. Alors étetns la télévision !

LE PÈRE. Ils ont fermé l'usine, puis les bureaux, puis l'hôpital, puis l'école. Où est-ce que tu veux que je dégotte un travail ? Sous un caillou ?

LA BELLE-MÈRE. Moi je vois des gens qui trouvent du travail. Moi je vois des petites annonces tous les jours dans les journaux. Tiens, regarde : "Restaurant pizzeria du centre-ville recherche serveur..."

LE PÈRE. Mais tu sais l'âge que j'ai ? Je ne vais pas être serveur.

LA BELLE-MÈRE. Monsieur a des goûts de luxe, hein ? Pendant que sa famille crève de faim ! Regarde : "Laboratoire pharmaceutique recherche cobayes pour tester des nouveaux médicaments."

LE PÈRE. Et s'il m'arrive un problème ? Si les médicaments ne sont pas au point et que je perds mes cheveux ? Ou que je perds mes dents ?

LA BELLE-MÈRE. Tu es déjà bien laid, de toute façon.

LE PÈRE. S'il te plaît...

LA BELLE-MÈRE. Si tu ne fais rien, ils prendront la maison. Ils nous jetteront dehors et nous vivrons tous les quatre dans la rue !

LE PÈRE. Je suis désolé.

LA BELLE-MÈRE. À moins que...

LE PÈRE. À moins que quoi ?

LA BELLE-MÈRE. Ce qui est compliqué, évidemment, c'est d'être quatre. C'est de nourrir quatre bouches. Mais s'il y en avait moins...

LE PÈRE. Comment est-ce qu'il pourrait y en avoir moins ?

LE NARRATEUR. La belle-mère faisait semblant d'improviser un raisonnement mathématique très compliqué qui lui serait venu à l'instant. En fait, elle pensait depuis longtemps à la question et elle connaissait déjà la réponse : il fallait se débarrasser de Hansel et Gretel. Elle en était sûre : c'était eux la cause de tous leurs problèmes. Si elle était seule avec le père, elle était certaine qu'elle pourrait le consoler. Et puis elle ne verrait plus l'insupportable petit minois de Gretel. Et elle n'entendrait plus les conseils avisés de Hansel. Mais ça, bien sûr, elle ne pouvait pas le dire honnêtement au père.

LA BELLE-MÈRE. Ils seront plus heureux. Il y a plein de femmes riches qui recueillent les petits enfants.

LE PÈRE. N'importe quoi. Pourquoi elles feraient ça ?

LA BELLE-MÈRE. Parce qu'elles ont le temps et l'argent de penser aux autres. C'est ce que font les gens riches.

LE PÈRE. Ah bon ?

LA BELLE-MÈRE. Bien sûr ! Elles seraient très heureuses de s'occuper de Hansel et Gretel. Elles leur mettraient des petits noeuds dans les cheveux, des vêtements de marque, des chaussures neuves. Elles les emmèneraient à la piscine l'été et à la patinoire l'hiver. Peut-être même qu'ils iraient à la plage !

LE PÈRE. Tu crois ?

LA BELLE-MÈRE. Elles les appelleraient "mon trésor", "mon amour", "mon petit ange". Ils iraient à l'école tous les jours, ils ferraient des études. Est-ce que toi et moi on peut leur offrir quelque chose de comparable, hein ? Tu veux les garder et les faire mourir de faim avec nous ?

LE PÈRE. Oh mon Dieu. Mourir de faim. Non. Non.
LA BELLE-MÈRE. Alors tu vois. Il faut les abandonner.

LE PÈRE. Mais où ? Mais comment ?

LA BELLE-MÈRE. De l'autre côté, dans la ville morte.

Là où ils ont saisi toutes les maisons. On dit que les promoteurs immobiliers y vont tous les jours pour réfléchir à ce qu'ils vont construire là. Ils sont riches, eux. Et ils ont sûrement des femmes qui adorent les petits enfants pauvres. C'est un bon endroit.

LE PÈRE. Dans le quartier abandonné ?

LA BELLE-MÈRE. Oui.

LE PÈRE. Tu dois avoir raison.

LA NARRATRICE. Ce que les parents ne savaient pas, c'est que Hansel écoutait leur conversation. Comme toute la maison était trouée, il avait pris l'habitude de les épier avant d'aller se coucher. C'était un petit garçon malin, il se méfiait de la belle-mère. Mais c'était un petit garçon. Et que peut faire un petit garçon qui apprend qu'il sera abandonné demain ? Pas grand-chose, bien sûr, pas grand-chose. Il se tordait les mains. Il se tordait le nez. Il se frottait la tête. Et puis il eut une idée.



HANSEL. Je vais sortir par la porte de derrière et ramasser des petits cailloux blancs sur la tombe de maman. Demain, quand ils nous emmèneront à la ville morte, je les sèmerai sur le chemin et Gretel et moi nous pourrons retrouver notre route.

LA NARRATRICE. Rassuré, Hansel se coucha, les poches lourdes de cailloux. Il écouta la respiration calme de Gretel qui ne se doutait de rien. Le lendemain matin, quand le père et la belle-mère vinrent les réveiller, il feignit de ne rien savoir.

HANSEL. Une balade ? Oh, quelle bonne idée.

LA BELLE-MÈRE. Tu aimes les balades toi, Hansel ? C'est nouveau.

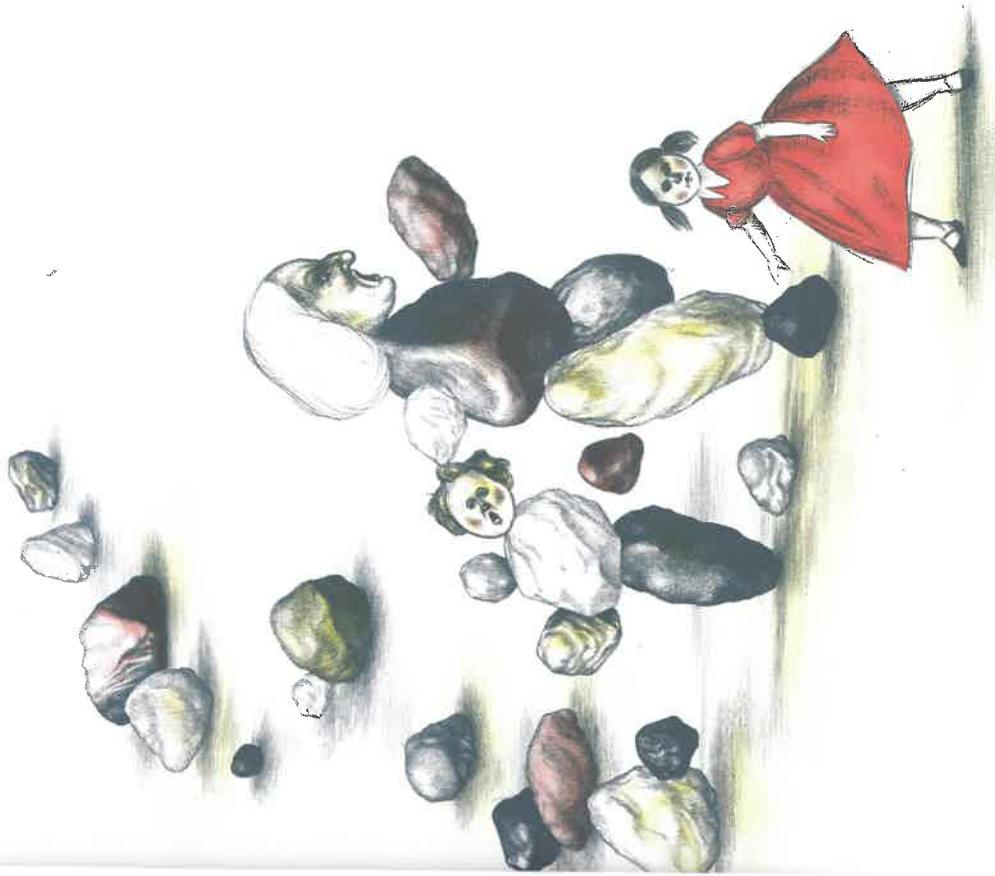
GRETTEL. Moi j'aime bien les balades.

LE PÈRE (*les harnes aux yeux*). C'est bien, bichette.

HANSEL. Et où va-t-on pendant cette balade ? Jusqu'où va-t-on se balader ?

LA BELLE-MÈRE. Tais-toi Hansel, tu me fatigues déjà.

LE NARRATEUR. Ils marchèrent à travers les différents quartiers de la ville, les endroits chics, les endroits pauvres, les endroits commerciaux, les endroits industriels. Pendant tout le temps que dura la marche, Hansel prenait bien soin de jeter régulièrement



des petits cailloux blancs derrière lui pour être sûr de retrouver son chemin quand ils seraient seuls. La belle-mère lui tirait les cheveux et lui donnait des coups de pied pour le faire avancer plus vite mais elle ne remarqua pas les cailloux. Après des heures de balade, alors que Gretel s'était presque endormie sur le dos de son frère, ils se retrouvèrent dans le quartier abandonné. C'était un endroit où la ville n'était plus la ville, mais une succession de maisons de bois, murées, qui avaient pourri sur pied. Il n'y avait absolument personne.

LA BELLE-MÈRE. Pourquoi vous ne vous reposeriez pas un peu les enfants, hein ? Sous le porche de cette maison par exemple. Il faut prendre des forces pour le retour.

LE NARRATEUR. Hansel aurait voulu dire non, mais il n'en pouvait réellement plus. Et Gretel ne demandait qu'à se rouler en boule sur le sol. Alors il s'installa sur les marches d'une maison abandonnée avec elle et il luttait toutes ses forces contre le sommeil. Il tint peut-être une minute, ou une minute et demie.

LA BELLE-MÈRE. Je crois qu'il a son compte. Viens.

LE PÈRE. C'est affreux, c'est affreux. Ils vont se réveiller, ils vont être tout seuls. C'est affreux.

LA BELLE-MÈRE. Je croyais qu'on était d'accord.

LE PÈRE. Est-ce qu'on ne pourrait pas les ramener à la maison avec nous, juste pour quelques jours, juste le temps de penser à une autre solution ?

LA BELLE-MÈRE. Il n'y a pas d'autres solutions.

LE PÈRE. Et de toute la balade, je n'ai pas vu de promoteurs immobiliers. Tu es sûre qu'ils viennent ici tout le temps ?

LA BELLE-MÈRE. Tout le temps.

LE PÈRE. Oh c'est affreux, c'est affreux de faire ça à des enfants.

LA BELLE-MÈRE. Il n'y a plus d'enfants.

LE NARRATEUR. Elle tira son mari jusqu'à l'arrêt du bus 135, lui pleurant, elle pestant, et ils rentrèrent bien vite jusqu'à la petite maison. Quelques heures passèrent. Sur les marches de la maison abandonnée, Hansel et Gretel se réveillèrent en frissonnant. C'était le soir et il faisait froid.

GRETTEL. Où est-ce que nous sommes ?

HANSEL. Dans le quartier abandonné.

GRETTEL. Où sont papa et belle-mère ?

HANSEL. Ils sont rentrés en bus.

GRETTEL. Pourquoi ? Pourquoi ils nous ont laissés seuls ?

HANSEL. Je ne sais pas, Gretel. Ils avaient probablement des choses à faire, des choses d'adultes, urgentes et obligatoires.

GRETTEL. Ah oui.

HANSEL. Mais ils nous attendent, tu sais. Ils nous attendent à la maison et ils vont commencer à s'inquiéter beaucoup si nous ne rentrons pas.

GRETTEL. C'est vrai ?

HANSEL (*servant les poings*). Bien sûr. Nous sommes des enfants très mignons et ils nous aiment. Oui, ils nous aiment, ils ne peuvent pas se passer de nous.

GRETTEL. Est-ce que tu sais comment rentrer ?

HANSEL. Oui ma petite Gretel, je sais comment rentrer. Il ne reste plus qu'à attendre que la lune se lève et alors les cailloux blancs vont briller dans la lumière et nous pourrons les suivre jusqu'à la maison.

LA NARRATRICE. Bientôt les nuages s'écartèrent et, en effet, comme l'avait dit Hansel, une ligne de petits cailloux blancs se mit à briller sous la lune, comme une piste d'atterrisseage. Les deux enfants marchaient vaillamment sur les trottoirs défoncés. Hansel ne voulait pas dire à Gretel que leurs parents les avaient laissés là exprès. Il ne voulait pas y croire lui-même. Il pensait que

c'était un moment d'égarement, que leur papa les aimait et que, eux, s'ils voulaient être de bons enfants, devaient aimer leur papa, toujours et revenir vers lui quoi qu'il arrive. Car le premier devoir d'un enfant c'est d'être aimant, et le deuxième c'est d'être loyal. Ainsi raisonnait Hansel en remontant la piste brillante jusqu'à la petite maison.

HANSEL ET GRETTEL (*ensemble*). C'est Hansel et Gretel. Ouvrez-nous !

LE PÈRE. Oh c'est merveilleux ! Vous êtes là. C'est merveilleux.

HANSEL. Je me suis souvenu du chemin.

LA BELLE-MÈRE. C'est merveilleux...

PÈRE. Oui, c'est merveilleux, merveilleux, vraiment.

LA BELLE-MÈRE. Merveilleux, vraiment.

HANSEL. Vraiment ? Merveilleux ?

LA BELLE-MÈRE. Vraiment merveilleux.

LE PÈRE. Merveilleux.



LE NARRATEUR. Ils firent un dîner de fête à base de chips, de pains briochés et de ketchup. Le père sanglotait de joie et serrait Gretel contre lui. Hansel souriait de toutes ses dents. C'était un bon moment comme il y en avait rarement eu dans la petite maison ces dernières années. Mais c'était un bon moment mensonge. Car dès que les enfants furent couchés, la belle-mère en revint à son projet initial.

LA BELLE-MÈRE. Il faut les emmener plus loin dans la ville morte, là d'où ils ne pourront pas revenir. Aujourd'hui on a fait les choses à moitié. Ce n'était ni fait ni à faire.

LE PÈRE. Il est hors de question de recommencer.

LA BELLE-MÈRE. Qui a dit A doit dire B.

LE PÈRE. Non, non, ils sont revenus, c'est un signe du ciel.

LA BELLE-MÈRE. Parce que tu crois en Dieu, toi ?

LE PÈRE. Peut-être.

LA BELLE-MÈRE. Dieu n'existe pas pour les pauvres. Rentre bien ça dans ta cabochette.

LE PÈRE. Nous n'abandonnerons pas les enfants.

LA BELLE-MÈRE. Tu vas me rendre folle ! Tu vas me rendre folle ! Tu ne comprends rien à rien !

Tu ne comprends pas qu'on n'a pas le choix ! "Nous n'abandonnerons pas les enfants." Mais tu t'es cru où ? Ici, c'est la faim qui commande. Pas toi ! Pourquoi est-ce que tu ne comprends rien ?

LE PÈRE. Nous n'abandonnerons pas les enfants.

LA NARRATRICE. Folle de colère, la belle-mère assomma le père avec la bouteille de ketchup. Ce qu'elle ne savait pas, c'est que Hansel - par le même trou que la première fois - écoutait la conversation. Il s'attendait à un mauvais coup de la part de la belle-mère. Mais peut-être pas si vite, pas si brutalement. Dans la panique, il eut à nouveau l'idée de ramasser un peu des cailloux blancs dans le jardin de derrière, mais la belle-mère ouvrit grand la porte de la chambre avant qu'il ait pu le faire.

LA BELLE-MÈRE. Allez les enfants, on se réveille ! On s'habille !

HANSEL. Mais c'est la nuit !

LA BELLE-MÈRE. Arrête de faire ton malin, Hansel, tu m'ennuies. Allez, allez ! Hop ! Hop ! On se prépare !

GRETTEL. Qu'est-ce qui se passe ?

LA BELLE-MÈRE. Tu vas voir, bestiole. On va bien s'amuser ! Comme les scouts, on va faire une cabane. Comme les enfants de riches, hein, ça vous dirait ?

LE NARRATEUR. Elle leur jeta leurs manteaux sur le dos, enfonça à demi les chaussures de Gretel sur ses pieds et bouscula les deux enfants jusqu'à ce qu'ils soient dehors. Hansel avait eu le temps d'attraper sur la table de la cuisine un paquet de chips éventré qu'il pourrait utiliser pour marquer son chemin. Il n'avait pas perdu toute sa tête. La belle-mère tenait les deux enfants par la main et les tirait si fort qu'ils avaient mal à l'épaule. Ils traversèrent toute la ville au pas de course et Hansel faisait des efforts incroyables pour laisser derrière lui, à intervalles réguliers, des morceaux de chips qui indiquerait le chemin. Cette fois, la belle-mère les emmena au cœur de la ville morte, si profond que les maisons étaient abandonnées depuis dix ans, ou cinquante. Il y avait des arbres qui poussaient à travers le toit et tous les carreaux étaient cassés.

LA BELLE-MÈRE. Alors, les enfants, laquelle de ces maisons on transforme en cabane ? Laquelle ?

GRETEL. Elles font toutes peur.

LA BELLE-MÈRE. Tais-toi !! Tu choisis une maison et tu te tais ! Tu fermes ta petite bouche de bestiole ! (Silence.) Tu choisis où il va t'arriver des problèmes.

Silence.

HANSEL. Celle-là ! On transforme celle-là en cabane.

LE NARRATEUR. Bien sûr, dès qu'ils eurent bougé quelques planches arrachées, la belle-mère proposa qu'ils se reposent dans la nouvelle cabane. Et malgré toute leur méfiance, Hansel et Gretel, fatigués par la marche et par la construction, s'endormirent aussitôt. La belle-mère, sans un dernier regard, monta dans un bus de nuit et rentra à la petite maison. La nuit avança un peu. Dans leur cabane de fortune, au cœur de la ville morte, Hansel et Gretel se réveillèrent.

HANSEL. Oh non. Oh non non non.

LA NARRATRICE. Le petit garçon parcourt en courant les trottoirs mangés de ronces de la rue et ne put trouver aucune chips, aucune miette de chips pour se repérer. Pendant qu'il dormait, les rats, les souris et les oiseaux les avaient dévorées. Ils étaient perdus.

HANSEL. Oh non. Oh non non non.

GRETEL. Qu'est-ce qu'il y a ? On a encore raté le bus ?



HANSEL. Non, Gretel. On a été abandonnés.

GRETTEL. Quoi ?

HANSEL. Nos parents nous ont abandonnés.

GRETTEL. C'est pas vrai !

HANSEL. Si c'est vrai. Ils ne veulent plus de nous.

GRETTEL. Mais tu sais comment rentrer à la maison, pas vrai ?

HANSEL. Non... Pas cette fois, non.

GRETTEL. Qu'est-ce qu'on va faire ? J'ai peur.

LE NARRATEUR. C'est la ville morte. C'est normal d'avoir peur. Ici les écureuils se nourrissent dans les poubelles, les chiens se nourrissent dans les poubelles et — pourquoi le cacher — les rares humains qui restent se nourrissent dans les poubelles. Ici tout est dangereux, tout est en guerre. Même les écureuils. Tu ne peux pas savoir ce dont un écureuil affamé est capable. Il peut trouver que ta tête ressemble à une noisette et vouloir te ronger les yeux. Cache-toi quand passent les écureuils. Ici les loups font la manche. Ils n'ont plus aucune dignité. Leurs crocs luisent dans le noir et leur fourrure est tachée de moutarde. Ils sont tout près. Écoute. C'est le lierre et les chênes qui ont repris les maisons. Ils les habitent par l'intérieur, par souterrains, jusqu'à leur sortir des oreilles

en grosses touffes sombres. Les feuilles vénérées de plantes inconnues frôlent les petits enfants qui tremblent. Tu entends craquer le bois des maisons ? Tu entends le vent s'accrocher en geignant aux carreaux cassés ? C'est la ville morte. Le territoire du rien. Comment pourriez-vous ne pas avoir peur ? Que peut faire un enfant contre le bruit d'un monde qui agonise ?

HANSEL. On va s'en sortir, Gretel. On va s'en sortir. On n'a pas besoin de grand-chose. On a été élevés à la dure. On partira de rien mais on se construira petit à petit une vie de rois. On n'a pas besoin d'eux. On est forts. On est ensemble. Qui'est-ce qu'il nous faut ?

GRETTEL. Du feu.

HANSEL. Oui.

GRETTEL. De quoi manger.

HANSEL. Oui.

GRETTEL. De l'eau.

HANSEL. C'est vrai. Il faut donc, il faut donc : trouver du bois — c'est la base de tout — fabriquer un foyer pour le feu, frotter des brindilles jusqu'à ce qu'elles s'enflamment, fabriquer un arc pour chasser, tuer un animal et le rôtir, fabriquer une baguette de sourcier qui nous indiquera un point d'eau.

LA NARRATRICE. Mais malgré toute l'intelligence de Hansel, il y a une différence entre la théorie et la pratique. C'est triste. On peut savoir exactement ce qu'il faut faire et pourtant ne pas réussir à le faire. Combien de temps frotter les brindilles, par exemple, pour lancer un feu ? Et dans quel sens ? Ils avaient des cloques sur les doigts et pas une étincelle. Comment chasser ? Avec quoi ? Comment fonctionne une baguette de sorcier ? Où est le nord, en vrai ? Comment se protéger du froid ? HANSEL. On n'y arrivera pas.

GRETEL. Je veux rentrer à la maison.

HANSEL. Il n'y a plus de maison.

GRETEL. Je crois que.. Je me suis fait pipi dessus.

HANSEL. Ça n'a plus d'importance.

LE NARRATEUR. Ils erraient dans la ville morte, le jour ne se levait pas, ils n'avaient plus de force du tout. Leur tête se rapprochait du sol à chaque pas. Mais soudain, le nez de Hansel se mit à frétiller. Le nez de Hansel captait quelque chose qui lui redonnait de l'espoir. Est-ce que c'était possible ?

HANSEL. Tu sens cette odeur ? C'est de la viande grillée. C'est l'odeur des gens riches qui peuvent se payer de la côte de bœuf. Approchons-nous. Lisse-toi les

cheveux. Il faut leur faire envie. Il faut qu'ils veuillent nous adopter.

GRETEL. Comme ça ?

HANSEL. Peut-être qu'ils ont une baignoire.

GRETEL. Oh ?

HANSEL. Peut-être même un jacuzzi !

LE NARRATEUR. Tout en rêvant, ils accéléraient le pas. Ils avaient tellement envie de trouver d'où provenait l'odeur, de rencontrer un autre être humain, d'entendre une vraie voix. Et soudain, ils furent devant la maison la plus extraordinaire. Vraiment. Extraordinaire. À en rester le cul par terre. C'était une demeure somptueuse, avec colonnes grecques, toit texan et jardin à la française. Mais surtout c'était une maison entièrement recouverte... de biffeks. Oui, de biffeks. Je sais que des gens prétendent que les bonbons sont meilleurs. Mais quand on n'a pas d'argent comme Hansel et Gretel, quand on n'a pas du tout du tout d'argent, on se moque des caramels, des Schtroumpfs, des sucettes et des superacides de toutes les couleurs. On rêve de barbecue, de bidoche, de rôtis ficelés et d'énormes côtes de bœuf. Parfois, quand ils se couchaient, Hansel et Gretel voyaient passer devant leurs yeux un défilé de petites saucisses qui dansaient.

C'était la maison de leur rêve. Ils se jetèrent dessus et commencèrent un festin de côtelettes, de rosbif, de tournedos et j'en passe. Rararara ! Ils déchiquetaient tout à coups de dents. Soudain, une voix leur parvint de l'intérieur.

LA SORCIÈRE. Quel est ce bruit dans mon plafond ?
Des enfants bouloittent ma maison ?

HANSEL. Oh non, non, non. Oh non, non, non. C'est le vent dans le saucisson.

LA SORCIÈRE. Tu mens, tu mens, petit cochon, vous avez bouffé ma maison !

LE NARRATEUR. Et avant que Hansel et Gretel ne puissent répondre, la sorcière jaillit hors de chez elle et attrapa les deux enfants par le col. Elle les tira à l'intérieur, jeta Hansel dans une cage puis attacha Gretel au fourneau par une chaîne d'acier très lourde qui lui enserrait la cheville. Sa maison était un endroit atroce. Il y avait partout des bocaux avec, à l'intérieur, des yeux, des reins, des coeurs, des poumons. Il y en avait de toutes les tailles et de toutes les couleurs avec des étiquettes et des noms.

GRETTEL. Mais... Quest-ce que c'est ? À quoi ça sert, tout ça ?



LA SORCIÈRE. C'est à vendre. Tu n'as jamais rêvé d'avoir les yeux d'une autre couleur ? Ou alors un cœur tout neuf, qui n'aurait jamais souffert ? Tu n'as jamais voulu avoir quatre poumons pour ne plus être essoufflée ? Les gens riches achètent ce genre de choses.

GRETEL. Mais d'où ils viennent ?

LA SORCIÈRE. Des enfants que j'attrape.

LE NARRATEUR. Gretel se mit à pleurer. Et Hansel ne put s'empêcher de vomir.

LA SORCIÈRE. C'est parce que tu t'es bâfré sur mon toit ! C'est toujours la même chose avec les garçons. Ils n'ont aucune discipline. Qu'est-ce qu'on dit quand on vomit, hein ?

HANSEL. Pardon.

LA SORCIÈRE. Elle ne t'a rien appris, ta mère ?

GRETEL. Elle est morte quand on était petits.

LA SORCIÈRE. C'est mieux. Vous ne manquerez à personne quand je vous aurais mangés. Debout, Hansel ! Relève ton T-shirt.

HANSEL. C'est quoi ? Qu'est-ce que vous allez me faire ?

LA SORCIÈRE. Des électrodes. Ça me permet d'écouter tes intérieurs. Oh mais ça ne va pas. Non, ça ne va pas du tout.

GRETEL. Qu'est-ce qui ne va pas ?

LA SORCIÈRE. Il est nul, ce cœur, tout ralenti, tout gonflé. Il est gorgé de bons sentiments. Ça n'a aucune valeur aujourd'hui, un truc pareil. Je ne vais jamais pouvoir le vendre. Ah quelle poisse !

HANSEL. Je peux le garder, alors ?

GRETEL. Il peut le garder ?

LA SORCIÈRE. Heureusement que tu as... Fais voir, approche, oui, heureusement que tu as de beaux yeux. De très beaux yeux. C'est bon, ça. Ça me plaît. Bravo, Hansel ! Il y a quelque chose à faire avec tes yeux. Oh oui. Ooooh oui. Ça mérite une récompense. Tu aimes les hamburgers ?

LE NARRATEUR. Le plan de la sorcière était simple : elle préleverait sur le petit garçon tout ce qu'elle pourrait vendre. Elle le classerait soigneusement dans des bocaux puis l'enverrait à travers le monde entier. Quelque part existait un millionnaire qui rêvait d'avoir exactement ces yeux. Et ailleurs, sûrement, un autre qui mourait d'envie de posséder une douce chevelure blonde. La sorcière les ferait parvenir à bon port. Quant au reste, l'inventu, l'invenable, c'est-à-dire les joues, les mollets et les fesses, eh bien elle le mangeraït, tout simplement.

Elle engraisserait Hansel jusqu'à ce qu'il devienne bien gras et bien juteux et elle s'en ferait un ragoût.

LA SORCIÈRE. Reprends des frites, Hansel.

LE NARRATEUR. Quant à Gretel, la sorcière allait l'utiliser comme servante quelque temps – la maison avait besoin d'un peu d'entretien, les bocaux prenaient la poussière et le commerce manquait d'un bon suivi clientèle. Puis, quand Hansel aurait été mangé, la petite sœur prendrait sa place dans la cage.

LA SORCIÈRE (*tout en répondant au téléphone dans plusieurs langues*). Gretel ! Pourquoi il n'y a pas d'étiquettes sur ces cartons ! Comment est-ce que je peux m'y retrouver dans les prix !

GRETTEL. Pardon, madame.

LA SORCIÈRE. Et ça ? Qu'est-ce que c'est ? Un cœur ? Un foie ? On n'y voit rien. Il faut que tu écrives plus gros, petite idiote !

GRETTEL. Oui, madame.

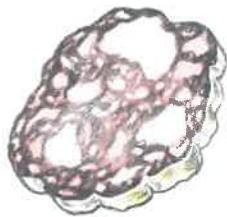
LA SORCIÈRE. Arrête de m'appeler madame, je ne suis pas une maîtresse d'école.

GRETEL. D'accord madame.

LA SORCIÈRE. Allez, fin de journée ! J'ai les crocs. Gretel, tu me mettras quelque chose à cuire ! Un petit

morceau de joue, par exemple. J'ai très envie d'un peu de joue. Tu me le feras avec des épices. Et donne à manger à ton frère ! Il ne grossit pas.

LE NARRATEUR. La sorcière ignorait que Hansel – un petit garçon vraiment très intelligent pour son âge – avait trouvé un stratagème pour lui faire croire qu'il restait mince. La sorcière avait la vue très basse et se basait uniquement sur le toucher et l'odorat. Quand elle voulait tâter le garçon pour savoir s'il avait grossi, Hansel lui tendait au travers des barreaux, non pas sa main comme elle le demandait, mais un petit os de poulet qu'il avait gardé de son premier dîner. Elle tempêtait devant sa maigreur, mais elle ne le mangeait pas. Pendant les jours gagnés ainsi, elle discutait avec Gretel. Et je dois dire que – c'était étrange et pourtant c'est vrai – je dois dire – mais qu'est-ce qui n'est pas étrange dans une maison de charcuterie de toute manière ? – que, à sa façon, la sorcière aimait bien Gretel. Elle la trouvait très utile, et même un peu amusante.



LA SORCIÈRE. Elle est savoureuse, cette joue aux épices. Tu deviens bonne cuisinière, Gretel.

GRETEL. Merci.

LA SORCIÈRE. Pourquoi tu rosis comme ça ? Tu n'es pas habituée aux compliments ?

GRETEL. Non. Pas vraiment. Ma belle-mère, elle prétait les claques.

LA SORCIÈRE. C'est pour ça que vous êtes partis ?

GRETEL. Oh non ! On n'est pas partis. C'est nos parents qui nous ont abandonnés. Deux fois ! Mais la première fois, mon frère a été super fort : il a semé des cailloux blancs derrière lui et on a pu rentrer à la maison !

LA SORCIÈRE. Ah ah ! Ce n'est pas super fort, c'est complètement idiot. Pourquoi est-ce que vous voudriez revenir chez les gens qui vous ont abandonnés, hein ?

GRETEL. Je ne sais pas.

LA SORCIÈRE. Est-ce que tu penses que ta belle-mère va soudain devenir gentille ? Les êtres humains ne s'améliorent jamais. Il faut répondre à la méchanceté par la méchanceté et rendre des coups pour les coups.

GRETEL. C'est ce que tu fais, toi ?

LA SORCIÈRE. Je t'en pose des questions ?

GRETEL. C'est pour punir les gens que tu es devenue sorcière ?

LA SORCIÈRE. Écoute, petite, moi je fais du commerce. Je fais du blé, de l'argent, de l'oseille, du fric, du beurre, du flouze, de la maille, du pognon, des thunes. Il n'y a que ça qui compte dans la vie. Les sentiments, les familles, les amis, c'est du vent.

GRETEL. Toi aussi on t'a abandonnée ?

LA SORCIÈRE. Débarrasse la table. Je n'ai plus envie de parler.

GRETEL. J'ai vu les photos dans ta table de nuit. Toi aussi on t'a abandonnée ?

LA SORCIÈRE. Tu as fouillé dans mes affaires. Personne n'a le droit de fouiller dans mes affaires ! Tu n'es qu'une horrible mal élevée !

GRETEL. Pardon.

LA SORCIÈRE. Pourquoi est-ce que je m'embête avec vous, hein ? Allez ! Ça suffit ! On va en finir une bonne fois pour toutes !

GRETEL. Pardon !

LA SORCIÈRE. Pas de pardon. Plus de pardon. Tu as fouillé dans mes affaires. Tu as regardé mes photos. Pour la peine, ce soir, je me fais un dessert extra. Hansel !!

HANSEL. Mais je ne suis pas assez gros ! Je suis tout maigre !! Touchez-moi, je suis tout maigre !

SORCIÈRE. Je m'en moque. Tu seras mon petit snack du soir, pendant que je regarde la télé.

HANSEL. Je suis même trop maigre pour un petit snack.

SORCIÈRE. Eh bien tu me serviras de cure-dents !

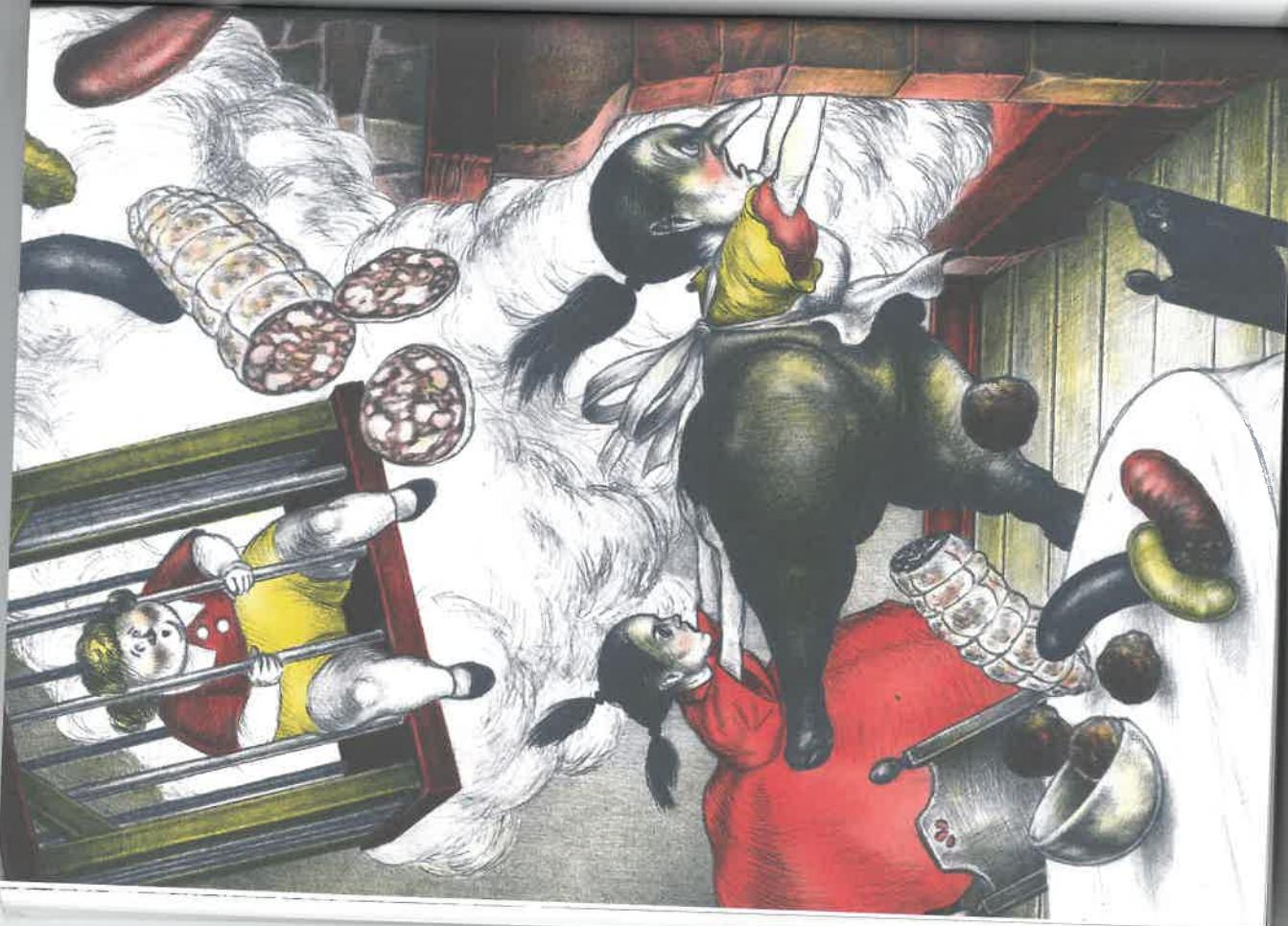
LE NARRATEUR. La sorcière forçait Gretel à mettre double dose de bois dans le poêle. Elle jurait entre ses dents. Elle était vraiment en colère. Il faut croire que ses photos étaient sacrées et que Gretel était vraiment allée trop loin. Oubliant qu'il était l'aîné et qu'il était très intelligent pour son âge, Hansel hurlait en se roulant par terre dans la cage.

LA SORCIÈRE. Alors ? Il est chaud ce poêle ?

GRETTEL. Je ne sais pas.

LA SORCIÈRE. Arrête de pleurer et de morver comme ça, partout ! C'est dégoûtant ! Il est chaud ou pas ? (Silence.) Pousse-toi de là, débilos !

LE NARRATEUR. Mais quand la sorcière ouvrit la porte du poêle pour en vérifier la température, Gretel profita qu'elle soit penchée devant la grande ouverture pour la pousser d'un coup. La sorcière tomba tête la première dans la fournaise. Elle crépita comme du



vieux bois sec. L'air sentait la résine. En quelques secondes, elle flamba des pieds à la tête.

HANSEL. Wouaou !

GRETEL. Merci.

HANSEL. Ah non c'était quelque chose. Ça, c'était vraiment quelque chose.

GRETEL. Merci.

LE NARRATEUR. La petite fille ouvrit la cage de son frère. Ils se serrèrent dans les bras l'un de l'autre. Hansel avait vraiment grossi. Heureusement que le stratagème de l'os de poulet avait bien fonctionné car si la sorcière avait pu le voir comme Gretel le voyait à présent, elle l'aurait boulotté sur-le-champ. Avant de quitter la maison de charcuterie, ils s'emplirent les poches de l'argent de la sorcière. Il y en avait des tas, des sacs de billets de toutes les devises du monde : ils prirent des dollars, des euros, des pesos, des dinars, des livres, des francs suisses. Ils mirent des lingots d'or dans leurs poches. Quand ils furent sur le seuil, Gretel hésita un peu.

HANSEL. Quoi ?

GRETEL. Je suis un peu triste pour elle.

HANSEL. Tu es folle ??!

GRETEL. Je crois quelle aurait bien aimé ne pas être aussi méchante, tu sais. Et puis elle m'a appris à faire la cuisine.

HANSEL. Elle mangeait des enfants, Gretel.

GRETEL. Oui, je sais... Mais à sa façon, elle était amusante.

LA NARRATRICE. Ils s'éloignèrent de la maison à grands pas, ralentis par les sommes d'argent qu'ils portaient. Ils cliquetaient et froufroutaient à chaque mouvement. Après avoir marché longtemps, ils arrivèrent à une autoroute immense dont ils voyaient à peine l'autre côté. Il devait y avoir huit voies de circulation et les voitures passaient si vite que les cheveux des enfants se dressaient sur leur tête. Comment espérer traverser cette autoroute sans accident ? Hansel était bien trop gros et les lingots dans leurs poches pesaient bien trop lourd. C'est alors que le garçon remarqua, sur le bas-côté, une petite trottinette blanche qui avait dû tomber d'une voiture trop chargée. Elle brillait



parmi les cailloux et les touffes d'herbe, comme si elle n'avait attendu qu'eux. Ils essayèrent de grimper tous les deux sur la trottinette. Hansel devant, Gretel derrière. Puis Gretel devant, Hansel derrière. Puis sur le côté. Puis de l'autre côté. Mais rien à faire. Elle était trop petite pour qu'ils y tiennent à deux.

GRETTEL. Tu dois y aller sans moi, Hansel.

HANSEL. Non. Jamais.

GRETTEL. C'est obligé. Tu dois me laisser derrière sinon on n'y arrivera pas.

HANSEL. Alors passe la première. Toi, prends la trottinette et moi je courrai.

GRETTEL. Tu es trop gros pour courir, pauvre Hansel. Tu vas t'essouffler et les voitures vont t'écraser. Maintenant je cours plus vite que toi. Prends la trottinette.

HANSEL. D'accord. Mais donne-moi les lingots. Tu ne peux pas courir avec ça dans les poches.

LA NARRATRICE. Ils s'élancèrent tous les deux. Hansel chargé comme un baudet mais royal sur sa trottinette blanche et Gretel libre comme le vent. Les voitures autour d'eux grondaient comme un tonnerre. Ils étaient au premier quart. Au premier tiers. Toujours pas de bruit de pare-chocks. Ils étaient à la moitié. Petite

respiration. Au deuxième tiers. Pas de crissement de freins. Ça y est ! Ils avaient traversé la route. Ils continuèrent à courir et à rouler. Ils continuèrent à fendre l'air. Rien ne pouvait plus les arrêter. Quand ils arrivèrent à la petite maison, ils la trouvèrent triste et silencieuse. Assis devant la porte, leur père regardait ses chaussures trouées avec mélancolie. Pendant l'absence des enfants, la belle-mère était morte. Vraiment, cette maison jouait de malchance. La maladie ne faisait que s'abattre sur elle. Non non, disait la maison, on a déjà donné ici, on a déjà eu une rupture d'anévrisme. Mais la maladie s'en moquait, et sous la forme d'une pneumonie foudroyante, elle avait enlevé la belle-mère. Imaginez la joie du père lorsque tout à coup, il vit surgir devant lui, sonnants et trébuchants, les deux enfants qu'il pensait perdus à jamais. Et imaginez la surprise du père devant les mille et les cents que les petits tiraient de leurs poches. Et imaginez le repas qu'ils firent ce soir-là lorsque Gretel se mit aux fourneaux et leur fit un ragoût de bœuf aux épices !

LE PÈRE. Oh mes enfants, mes enfants ! C'est merveilleux.

GRETTEL. Pourquoi est-ce que tu pleures ?

LE PÈRE. Parce que je suis heureux. Et aussi parce que je me sens mimbale. Sans vous la vie n'avait plus de sens. Je n'ai plus fait aucun effort et la banque... La banque... La maison a finalement été saisie. Les huissiers viennent demain.

HANSEL. On va les accueillir en beauté.

LE PÈRE. Mais...

GRETTEL. On engagera un avocat.

LE PÈRE. Quoi ?

HANSEL. On rendra des coups pour les coups maintenant.

LE PÈRE. Comment ?

GRETTEL. Tu n'as plus à t'inquiéter de rien.

LE PÈRE. Hein ?

GRETTEL. Laisse-nous régler le problème.

LE PÈRE. Quand même...

HANSEL ET GRETTEL. Chuuuuuut...

LE NARRATEUR. Et le père pleura davantage. Il ne savait même plus pourquoi. Il pleurait parce qu'il était heureux. Il pleurait parce qu'il n'avait plus peur ou peut-être qu'au contraire il pleurait parce qu'il avait un peu peur. Ses enfants avaient grandi, il ne les reconnaissait plus. D'ailleurs, ils n'avaient plus tout à fait des yeux

d'enfants, ils ne parlaient plus comme des enfants, ils ne bougeaient plus comme des enfants. Le père pleurait et Hansel et Gretel souriaient, et dans un coin de la maison brillaient désormais les pièces et les lingots pris sur le trésor de la sorcière, cette fortune nouvelle qui leur permettrait de ne plus craindre les banques, ni les huissiers, ni les factures et même de gagner des batailles puisqu'on dit que l'argent est le nerf de la guerre. Mais on dit aussi qu'il n'a pas d'odeur et pourtant, le père trouvait que celui-là sentait un peu le brûlé, même s'il ne pouvait pas s'expliquer pourquoi. Et on dit surtout de l'argent qu'il ne fait pas le bonheur et peut-être que c'est vrai, sans doute est-ce vrai, mais je vous laisse en décider.

Alice
ZENITER

Hansel et Gretel

Une pièce d'Alice Zeniter

Illustrations de Nicolas Zouliamis

“Il était une fois une petite maison. Si petite et si laide qu’elle ne ressemblait à rien. Ou qu’elle ressemblait à toutes les petites maisons laides autour d’elle. Ce qui est pareil. Une maison si petite qu’on avait du mal à croire qu’il y ait des gens qui vivent dedans.”

Alice Zeniter actualise le conte des frères Grimm pour saisir ce qui effraie encore les enfants et ce qui les fait rêver.

LAUTEURE

*Alice Zeniter est née dans les Hauts-de-Seine. Elle est metteure en scène, dramaturge et romancière. En 2013 elle fonde sa compagnie L’Entende Cordiale. Son quatrième roman, *L’Art de Périr* (Flammarion, 2017), a reçu le Prix Goncourt des lycéens. Hansel et Gretel est la première pièce qu’elle publie.*

L'ILLUSTRATEUR

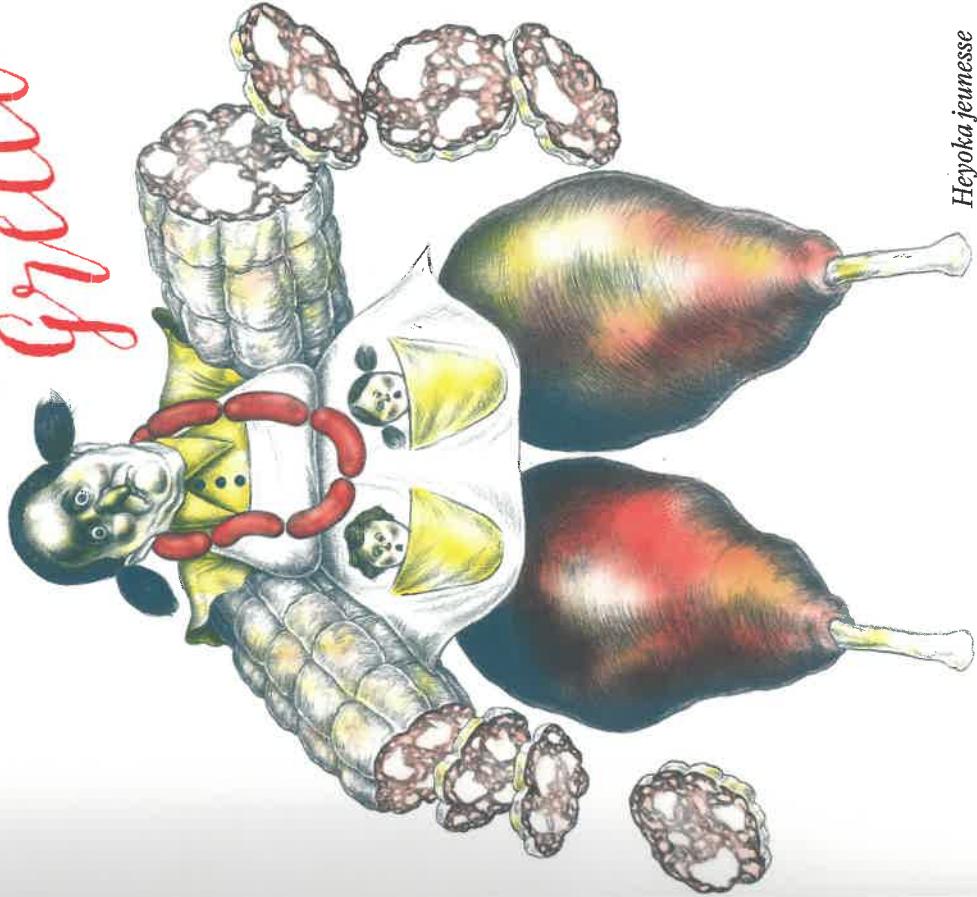
Nicolas Zouliamis a étudié à l’Université libre de Bruxelles. Il publie sa première bande dessinée, La Volupté d’hectopascal, en 2009 aux éditions La Cinquième Couche. Il a illustré plusieurs ouvrages pour la collection “Héyoka jeunesse” dont Jojo le récidiviste de Joseph Duman (Actes Sud-Papiers, 2018) et Jérémy Fisher de Mohamed Rouahbi (Actes Sud-Papiers, 2018).

Héyoka jeunesse
ACTES SUD-PAPIERS

ISBN 978-2-330-11403-9
11 € TTC France



Héyoka jeunesse
ACTES SUD-PAPIERS



Hansel et Gretel

Alice Zeniter

ACTES SUD-PAPIERS - Héyoka jeunesse

CNLL CENTRE NATIONAL DU LIVRE